

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MÉLANIE

LA HARPE, JEAN-FRANÇOIS DE

Drame — 1770

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	27
ACTE III	53

ACTE I

SCÈNE I

Monsieur et Madame De Faublas.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Non, madame ; en un mot c'est trop me résister
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer ? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour. 5
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour ?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du maître.
Mais de notre maison l'avancement prochain
Exige quelque effort : je m'y résous enfin. 10
Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.
Mélanie au couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les sentiments.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance, 15
Elle nous demandait le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y voulait pour jamais enfermer ses désirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce,
À ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ? 20

S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'est grâce à vos bontés qu'il a pû la connaître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous, 25
Que Montval au couvent la voyait avec vous.

MADAME DE FAUBLAS

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
À la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs 30
A le coeur noble et droit, a des vertus, des moeurs.
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son âme.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son coeur
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie, 35
Et dans tous ses discours règne la modestie.
Mais quant à votre fille, à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfants également le père,
N'immolez point la soeur pour agrandir le frère. 40
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes soeurs
Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai ; ce changement léger, 45
N'était rien, disiez-vous, qu'un dégoût passager ;
Vous avez en tout temps combattu mes alarmes ;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
J'ai gémi de son sort : vous l'aviez décidé,
Et lorsqu'à vos désirs malgré moi j'ai cédé, 50
Qu'à prononcer ses vœux j'ai voulu la résoudre,

Ce formidable arrêt fut comme un coup de foudre.
 Elle resta longtemps sans voix et sans couleur ;
 Elle doit obéir, je le sais ; mais monsieur,
 Je ne puis vous celer ma douleur maternelle. 55
 De mon respect pour vous cette épreuve est cruelle.
 Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;
 Mon coeur prendra toujours son parti contre vous.
 Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
 Voulait ne point user de toute sa puissance, 60
 Tandis qu'il en est temps, s'il voulait consentir,
 À révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
 Ah ! La reconnaissance et durable et sincère,
 Qui mettrait à ses pieds et la fille et la mère,
 Lui ferait éprouver un bonheur plus certain, 65
 Plus pur, plus légitime, et bien plus doux enfin
 Que tous ces vains honneurs dont l'image incertaine
 Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
 Une grandeur frivole et soumise au hasard,
 Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard. 70

MONSIEUR DE FAUBLAS

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
 C'est combattre longtemps un parti nécessaire,
 Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
 Nos parents, nos amis, sont mandés en ces lieux.
 Pour la cérémonie ici tout se prépare. 75
 Que pourrait-on penser d'un retour si bizarre ?
 De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
 Je sais vos sentiments, vous n'aimez point mon fils,
 Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
 Jamais... 80

MADAME DE FAUBLAS

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur ; si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentiments de mère,
Je les aurai toujours.

85

MONSIEUR DE FAUBLAS

Je ne vous comprends pas :
Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas,
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

MADAME DE FAUBLAS

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde,
Il est dur et poli, c'est beaucoup ; mais pourtant
De son coeur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois, ni vrai, ni noble, ni sensible,
À toute émotion il semble inaccessible ;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal.
Jamais quand il vous parle, il ne regarde en face.
Son coup d'oeil vous évite et son souris menace.
D'ailleurs plein de mépris pour tous ses concurrents.
Je sais qu'il a tenu des discours imprudents
Sur le marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute ;
Pour un mot indiscret, on sait ce qu'il en coûte.
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien ;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,

90

95

100

105

Je le redis encore, il doit m'être bien dur
 De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée,
 Languir dans l'abandon par son père oubliée, 110
 Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
 S'imposer par son ordre un supplice éternel.

MONSIEUR DE FAUBLAS

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.
 Je crois sa douleur vive, et la crois passagère.
 Toujours dans ces moments on verse quelques pleurs, 115
 On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
 Mais la réflexion, fruit de la solitude,
 Et la nécessité qui devient habitude,
 L'entier éloignement des objets séducteurs,
 Et l'exemple et le temps si puissants sur nos coeurs, 120
 Du cloître qui n'offrait qu'horreur et qu'amertume,
 Font un séjour tranquille où l'âme s'accoutume.
 Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
 Si connaissant le monde il fallait le quitter,
 Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie, 125
 Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
 Son sort est-il plus dur que celui de ces soeurs
 Qui toujours du couvent nous vantaient les douceurs ?
 Du malheur en ces lieux avons-nous vû l'image ?
 Nous parla-t-on jamais de joug et d'esclavage ? 130
 Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
 Me peignait le bonheur et la sérénité.

MADAME DE FAUBLAS

N'en croyez pas, monsieur, l'apparence infidèle.
 La retraite, il est vrai, peut nous paraître belle ;
 Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas. 135
 Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,

Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire ;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux et des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos coeurs. 140
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur.
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères 145
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel trop lent à s'attendrir
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent. 150
Un morne accablement qui ressemble au trépas
Succède au désespoir, à ses bruyants éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage.
On en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil, 155
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Sans doute en me traçant cette image effrayante,
Vous voulez m'inspirer une fausse épouvante
D'un état doux et saint où je vois chaque jour
S'engager sans scrupule et la ville et la cour. 160
Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.
Si cet état d'ailleurs était si redoutable,
Pourquoi donc verrions-nous ceux qui l'ont embrassé
S'efforcer à l'envi dans leur zèle empressé
De ranger sous leur loi de nouveaux prosélytes ? 165
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les suites,
Et par quel intérêt peut-on imaginer

Qu'ils entraînent au piège au lieu d'en détourner ?

MADAME DE FAUBLAS

Par un sentiment vil, cruel, abominable,
 Trop indigne de l'homme et pourtant véritable. 170
 Il n'existe que trop : l'esclave est sans vertu,
 Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu.
 Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
 Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
 À force de souffrir souvent on s'endurcit, 175
 Et dans sa prison même on aspire au crédit.
 Voilà ce qui produit ces ardents émissaires
 Dont le zèle affecté peuple les monastères.
 Ils veulent commander à d'autres malheureux,
 Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux, 180
 Se venger de leurs maux : l'esprit de tyrannie
 Entre facilement dans une âme flétrie,
 Et le droit d'opprimer des captifs abattus
 Est un plaisir encor pour qui n'en connaît plus.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Le parti le plus sage et le plus raisonnable 185
 Toujours par quelque endroit peut paraître blâmable.
 Les abus sont partout, je le sais, j'en conviens ;
 Mais pour un mal léger je produis un grand bien.
 J'écoute l'intérêt de toute une famille.
 C'est à vous d'essuyer les pleurs de votre fille. 190
 Bientôt notre curé viendra l'entretenir.
 Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
 Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
 Sa morale, dit-on n'est pas assez sévère.
 On m'en a dit du mal. 195

MADAME DE FAUBLAS

On vous trompe, monsieur.
Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
On ne le vit jamais affectant le scrupule,
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,
À signaler son nom vainement empressé, 200
Et prompt à déployer un zèle intéressé.
Il ne se borne pas à tonner dans les temples,
Et s'il combat l'erreur c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui.
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui. 205
Rien n'échappe à ses soins ; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence ;
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,
Et s'il ne peut toujours soulager la misère, 210
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu prêt d'entrer ;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressemblait au dieu dont il était le prêtre.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Mais on n'en parle pas, il s'est peu fait connaître. 215

MADAME DE FAUBLAS

Ah ! Lorsqu'on est sensible, il est toujours bien doux
De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.
On agit pour son coeur. Le voici qui s'avance.

SCÈNE II

Monsieur et Madame De Faublas. Le curé.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Monsieur, nous implorons ici votre assistance.
Nous en avons besoin : ma fille en ce grand jour 220
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune coeur corriger la faiblesse
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ces injustes dégoûts. 225
Vous savez trop...

LE CURÉ

Je sais ce qu'ici je dois faire
Et je ne trahirai vous ni mon ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien. 230
Je veux lire en son coeur, je veux le bien connaître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité.
N'espérez rien de plus. 235

MONSIEUR DE FAUBLAS

C'est ce que je désire.
On va vous l'amener, monsieur, je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III

LE CURÉ *(seul)*

Allons... je vais encor voir une infortunée 240
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée ;
Que l'on ensevelit de peur de la doter ;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés et des regrets au monde. 245

SCÈNE IV

Le curé, Mélanie.

MÉLANIE *(à part, dans le fond)*

Ô ! Dieu ! Changez mon coeur ou bien changez mon sort !
Dieu ! Fléchissez mon père ou m'envoyez la mort !

LE CURÉ

Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point et laissez les couler. 250
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez... eh ! Quoi ! Redoutez-vous ma vue ?

MÉLANIE *(avec égarement)*

Je ne sais où je suis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi. 255
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice ?

C'est celui de mes jours... C'est celui de mon coeur...
 Il est affreux, barbare... Il me glace d'horreur...
 Ah ! Qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure... 260
 Traînez-moi vers l'autel... Traînez-moi... Que j'y meure.
 C'est tout ce que l'on veut et j'y consens.

LE CURÉ

Hélas !
 Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
 J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre. 265
 Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
 Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
 Qui pour les malheureux est un soulagement.
 Les consoler, ma fille, est tout mon ministère ;
 Vous me devez enfin regarder comme un père. 270

MÉLANIE *(toujours égarée)*

Un père !... Il m'en faut un... Que n'ai-je un père, hélas !
 Il plaindrait mes tourments, il m'ouvrirait ses bras.
 Ce nom doit consoler... ce nom me désespère.
 Faut-il éterniser mes tourments, ma misère,
 Livrer à la douleur le reste de mes jours, 275
 Promettre de souffrir et de pleurer toujours ?
 Je n'en ai pas la force et ma raison s'égare.
 La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ

C'est que tous deux, ma fille, ont été méconnus.
 Commandez un moment à vos sens éperdus, 280
 Et d'un consolateur écoutez le langage.
 Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge.
 De m'employer pour vous je me fais un devoir.

L'emporter sur un père est hors de mon pouvoir
Mais je lui parlerai contre la violence...

285

MÉLANIE *(revenant à elle avec transport et sortant d'une sombre distraction)*

Est-il vrai ? Vous ! Ô ! Ciel ! Vous prendrez ma défense !
Vous me le promettez !... L'aurais-je pu prévoir !
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon père.
Oui, vous me restez seul dans la nature entière.

290

(Ils s'asseyent tous deux.)

LE CURÉ

J'offre ce que je puis, des soins et des souhaits.
Je réponds de mon zèle et non pas du succès.
Il dépendra surtout de votre confiance.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce coeur vous ose interroger ;
Aux sentiments du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi ; venez, ma chère fille.
Je chéris dès longtemps votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux.
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisait : souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a t'on dit vrai ? Parlez.

295

300

305

MÉLANIE *(devenue plus calme et avec le ton d'une tristesse douce et réfléchie)*

Oui, je vous le confesse ;
Cette maison, Monsieur, fut chère à ma jeunesse.

Je m'y voyais fêtée, on s'occupait de moi.
 Chacun de m'amuser se faisait un emploi.
 On détournait mes yeux de tout devoir pénible. 310
 À tant d'empressement pouvais-je être insensible,
 Dans un âge où le coeur est si prompt à s'ouvrir
 Aux premiers sentiments qui se viennent offrir,
 Où les jours sont si purs, le bonheur si facile ?
 Je crus qu'il habitait au sein de cet asile. 315
 Je ne trouvais partout que des soins complaisants,
 Des égards recherchés et des yeux caressants.
 Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
 Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
 Tout ce que j'entendais du monde et de ses moeurs, 320
 Les discours séduisants, les tendresses des soeurs,
 Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
 Enfin l'amitié même et la reconnaissance,
 Tout me fit une loi d'attacher pour toujours,
 À ce qui m'entourait, mes destins et mes jours. 325

LE CURÉ

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
 Eh ! Bien, qui pût troubler cet état désirable ?
 Qui produisit en vous un si grand changement ?

MÉLANIE

Vous allez le savoir ; c'est un événement
 Qui décida dès lors du destin de ma vie, 330
 Et dont en vous parlant j'ai l'âme encor remplie.
 Je veillais près du lit où l'une de nos soeurs
 D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
 Cherchant à signaler les soins d'une novice,
 J'avais brigué moi-même un si lugubre office. 335
 Un prêtre l'exhortait, et ses pieux discours

De la religion prodiguaient les secours.
 Mais la voyant garder un obstiné silence,
 Et commençant peut-être à perdre l'espérance,
 Il s'éloigna de nous pendant quelques instants, 340
 Alors levant ses yeux baissés depuis longtemps,
 Elle parut gémir sur moi plus que sur elle,
 Quelques larmes mouillaient sa murante prunelle ;
 Elle fit un effort pour pouvoir me parler.
 Et m'adressa ces mots qui me firent trembler. 345
 « On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
 À votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,
 En se faisant esclave et prenant cet habit,
 Vous l'apprendrez trop tard : je sais qu'on vous a dit,
 Je sais que vous croyez que dans nos saints asiles 350
 Tous les jours sont sereins, tous les coeurs sont tranquilles ;
 Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
 On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,
 Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.
 Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. « 355
 Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
 Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
 Avait rempli son âme et consumé sa vie.
 Du récit de ses maux je demeurai saisie.
 C'étaient les derniers cris et les gémissements 360
 D'un coeur que ses chagrins ont oppressé longtemps
 C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
 Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.
 Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
 Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs. 365
 Un si juste intérêt pouvait-il se contraindre ?
 Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
 Et ma pitié parut adoucir son trépas.
 L'infortunée alors me serra dans ses bras.
 Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage, 370

De mes sens trop émus je perdis tout usage,
 Et quand je les repris, elle ne vivait plus.
 Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus,
 Ses yeux de la douleur gardant le caractère,
 Et vers le ciel encor élevant leur paupière, 375
 Semblaient lui demander d'épargner à mon coeur
 Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ

Ô ! Parents inhumains ! Voilà donc votre ouvrage !

MÉLANIE

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.
 Elle me poursuivait : mes esprits agités 380
 N'entrevoient partout que d'affreuses clartés.
 Je ne pouvais penser que cette infortunée,
 Sans raison, sans motif eut plaint ma destinée.
 Qui peut vouloir tromper à ses derniers moments ?
 Mais si je l'en croyais, quels tristes sentiments 385
 S'élevaient dans mon âme et la glaçaient de crainte !
 « Eh ! Quoi ! De tous côtés l'artifice et la feinte !
 On séduit ma candeur, on veut m'en imposer !
 Et tout ce que j'aimais conspire à m'abuser » :
 Ces soupçons m'inspiraient une sombre tristesse, 390
 L'effroi, l'abattement flétrissaient ma jeunesse.
 Le cloître m'effrayait : je rencontrais partout
 L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
 Je détestai dès lors cet habit de novice,
 J'abjurai dans mon coeur mon fatal sacrifice. 395
 Je n'osais cependant avouer mes chagrins,
 De mon père sur moi je savais les desseins,
 J'espérais quelquefois pouvoir le satisfaire.
 Je songeais pour charmer mon ennui solitaire,

Qu'au moins les passions ne rongeaient point mon coeur, 400
 Que de l'amour encor le poison séducteur,
 Dont j'avais une fois contemplé la furie,
 À des maux plus cuisants ne livrait point ma vie.
 Mais ce repos hélas ! Ne dura pas longtemps...
 Malheureuse ! 405

LE CURÉ

Achevez ces aveux importants.
 Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE

Ô ! Mon guide ! Ô ! Mon père
 Qu'aisément avec vous je puis être sincère !
 Que mon âme à la vôtre aime à se confier ! 410
 Ah ! C'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
 Ma consolation dans ces lieux, la plus chère
 C'était de voir souvent ma respectable mère,
 Ma mère qui toujours m'aima si tendrement !
 Elle vit dans mon zèle un refroidissement. 415
 Mais je lui dérobai ma profonde tristesse,
 Qui pouvait sur mon sort alarmer sa tendresse.
 Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir.
 Il arrive avec elle en ce même parloir.
 On m'avertit, j'accours... ma surprise à sa vue, 420
 Sur son front, dans ses traits la grâce répandue,
 Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
 Et le son de sa voix, encor plus enchanteur,
 Tout à mes sens troublés dût faire reconnaître
 Qu'en ce moment mon coeur venait de voir son maître. 425
 Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
 J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
 Il parut de mon sort pénétrer le mystère,

Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.
 Des mots perdus pour elle il sentait la valeur, 430
 Et tout ce qu'il disait répondait à mon coeur.
 Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
 Que je lui savais gré d'un intérêt si tendre !
 J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer,
 Il semblait à la fois me plaindre et m'adorer. 435
 Ô ! Que cet entretien est gravé dans mon âme !
 Il ne m'avait rien dit qui déclarât sa flamme,
 Rien qui pût ressembler aux discours des amans,
 Mais ses derniers regards valaient tous les serments,
 Et moi-même en secret de lui toute remplie 440
 Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.
 Dans ce premier moment je fus loin de prévoir.
 Tous les maux que prépare un amour sans espoir,
 Et mon âme, embrassant un sentiment si tendre
 S'élança vers l'objet qu'elle semblait attendre, 445
 Et crut en lui livrant un pouvoir absolu,
 Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
 Hélas ; j'en jouissais sans trouble et sans alarmes,
 Et sans affliction je répandais des larmes.
 Mon coeur s'applaudissait d'échapper à l'ennui, 450
 D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
 Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ;
 Mais que la solitude ajoute à sa puissance !
 Que ses traits pénétrants ailleurs trop émoussés
 Descendent plus avant au fond des coeurs blessés ! 455
 Je n'ai du monde encore aucune expérience,
 Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
 Dans ce monde bruyant comment peut on souffrir,
 Que les distractions, les soins et le plaisir,
 De l'âme à tout moment éloignent ce qu'on aime ? 460
 Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même !
 Ah ! Lorsque tant d'objets ont partagé le jour,

Ce qui doit en rester, est bien peu pour l'amour.
 Mais ici tout le sert et rien ne le balance.
 Le coeur de son penchant s'entretient en silence. 465
 Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;
 Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
 Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures
 Monval m'occupait seul et remplissait mes heures.
 Lorsque tout sommeillait, dans l'ombre de la nuit, 470
 Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.
 Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
 Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
 Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
 Mon âme autour de soi recueillait ses plaisirs. 475

LE CURÉ

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire ?

MÉLANIE

Ô ! Combien j'aimerais à pouvoir le lui dire !
 Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé,
 Qui pût trahir ce coeur ainsi préoccupé.
 Qu'il m'en coûtait. Ô ! Ciel ! Surtout en sa présence, 480
 Que je me reprochais ce rigoureux silence !
 Loin de lui je cherchais à l'en dédommager ;
 Je lui parlais alors sans crainte et sans danger,
 Et dans cet entretien qu'il ne pouvait entendre,
 J'exprimais beaucoup plus qu'il n'eut osé prétendre. 485
 Cependant je songeai quel serait mon destin,
 Mes yeux longtemps distraits s'y fixèrent enfin.
 L'effrayant avenir où s'égaraient ma vue
 Ne m'offrait qu'un abîme où j'étais attendue.
 Je vis que j'y tombais sans espoir d'en sortir, 490
 Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.

Je vis que dès l'enfance au cloître destinée,
 Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
 Que mon père affermi dans ses engagements,
 Ne consulterait pas mes nouveaux sentiments, 495
 Qu'à son ambition j'allais être immolée ;
 Je me sentis alors de mes maux accablée,
 Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
 Et je tendais les mains à des liens plus chers.
 J'aurais voulu franchir la terrible barrière, 500
 Et me réfugier dans le sein de ma mère.
 Au moins j'y déposai mes plaintes, mes douleurs,
 Mes feux longtemps secrets, mes funestes ardeurs.
 Elle a vu de ce coeur la cruelle blessure,
 Elle a versé sur moi les pleurs de la nature, 505
 Promis de tout tenter pour adoucir mon sort,
 Mais que me sert hélas ! Un inutile effort ?
 Que peut-elle ? Elle-même est dans la dépendance,
 Son époux a sur elle une entière puissance.
 Enfin vous le voyez, on a marqué ce jour 510
 Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour,
 On m'impose une loi que je ne peux plus suivre ;
 On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
 Qu'ai-je donc fait hélas ! Pour tant de cruauté !
 Et j'irais aux autels trahir la vérité ! 515
 J'irais mentir au dieu qui lira dans mon âme !
 Lui consacrer un coeur que tant d'amour enflamme !
 Non, j'abhorre un serment trompeur, injurieux.
 Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
 Avant de les former, ciel ! Fais que Mélanie 520
 Exhale à tes autels sa malheureuse vie !

(Mélanie se lève avec des gestes de douleur. Le curé se lève aussi.)

LE CURÉ

Écoutez, mon enfant : votre ingénuité.
Sans doute a droit de plaire au dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère, 525
Joindre encor à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendrait plus affreux.
Ainsi sans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts. 530
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets,
Pour avancer son fils, a formé votre père,
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagements doivent être remplis ; 535
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage,
(excusez un moment ce sinistre langage)
Est un effort pénible, et dont il faut douter ;
Les obstacles pourtant ne sauraient m'arrêter.
Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre père, 540
Mon devoir me l'ordonne, et j'y vais satisfaire.
Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener :
Le péril est pressant, il le faut détourner.
D'abord votre santé qui paraît affaiblie,
Exige le délai de la cérémonie, 545
Et si j'obtiens ce point, nous pouvons espérer,
Mais dans tous ses desseins s'il veut persévérer,
S'il brave mes discours et votre résistance,
Ma fille, contre lui, quelle est votre défense ?
On vous opposera votre consentement, 550
Pourquoi, vous dira-t-on, ce soudain changement ?
Pourquoi faire si tard éclater vos murmures,
Pour nous ravir le fruit des plus justes mesures ;

Tout sera contre vous. Pardonnez ce discours.
 Je dois vous protéger, je le veux et j'y cours. 555
 Mais n'attendez pas tout des soins où je m'engage,
 Comptez plus sur vous même et sur votre courage.
 Le ciel voit vos chagrins, il pourra les calmer,
 Il veille sur ce coeur qu'il se plût à former.
 Vous vaincrez un amour qui peut être excusable, 560
 Mais qui fait vos tourments et vous rendrait coupable.
 Allez, rassurez-vous, vous êtes sous les yeux
 Du dieu consolateur qui reste au malheureux.
 Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence
 Vous porte quelquefois une faible assistance. 565
 Vous aurez en tout temps contre un sort ennemi
 Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

(Elle rentre.)

MÉLANIE

Hélas ! Ma destinée est donc bien déplorable !
 Avec tant de soutiens est-on si misérable ?
 Cependant il m'est doux de confier du moins 570
 Mes secrets à votre âme et mon sort à vos soins.

SCÈNE V

LE CURÉ *(seul)*

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zèle.
 L'intérêt qui dégrade une âme paternelle
 Ose emprunter ton nom pour consacrer ses lois ;
 Contre sa tyrannie ô ! Dieu ! Soutiens ma voix. 575
 Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
 Dieu ! Je crois te servir en prenant sa défense.

Le malheur corrompt tout dans les coeurs abattus,
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

ACTE II

SCÈNE I

Madame De Faublas, Monval.

MADAME DE FAUBLAS

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander ! 580
Monval, en un tel jour qu'osez-vous hasarder !
Votre visite ici me semble téméraire ;
À Monsieur De Faublas elle ne saurait plaire.
Vous le savez ; il va rentrer dans un instant.
Chez l'abbesse avec nous notre curé l'attend. 585
N'appréhendez-vous pas ? ...

MONVAL

Et pourquoi me contraindre ?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre ?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider ;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder. 590
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie ;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie !
Et vous l'avez souffert ! Et vous l'avez permis !
Il faudra que livrée à d'éternels ennemis...

MADAME DE FAUBLAS

Toujours votre douleur est trop impétueuse. 595
Supposez-vous, ma fille, à ce point malheureuse ?
Qui vous l'a dit, monsieur ? Et quel penchant si cher
Au monde qu'elle ignore aurait pu l'attacher ?
Son coeur avec le vôtre est-il d'intelligence ?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence. 600
Vous m'avez confié votre amour, vos projets.
J'en aurais désiré de plus heureux effets.
Vos sentiments sont purs ; ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille sans doute ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connaissez ; elle sait son devoir, 605
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son âme
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux ? 610

MONVAL

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice ?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion ?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie. 615
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile hélas !
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas ;
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée ;
Sans raison, dites-vous, je plains sa destinée. 620
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper ;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper ;
Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes,

Et qu'au fond de mon coeur j'entends toujours ses plaintes.
 Je n'en suis que trop sur ; elle souffre et gémit. 625
 Vous même, pardonnez, quoique vous ayez dit,
 Vous-même, je le vois, vous gémissiez comme elle.
 Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
 Pourquoi vouloir tromper votre coeur et le mien ?
 Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien. 630
 Un tyrannique époux vous défend d'être mère.
 Eh ! Soyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS

Que prétendez-vous faire ?
 Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les aigrir.
 Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir. 635
 De Monsieur De Faublas l'humeur est inflexible.
 À la fortune seule il se montre sensible ;
 Elle est le seul objet dont il paraisse épris,
 Et le coeur est un mot qu'il n'a jamais compris.
 Non qu'il soit né méchant ; il est dur et sévère. 640
 Il l'est par son état et par son caractère.
 De calculs d'intérêt il est tout occupé
 Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé.
 Il n'y voit rien qu'erreur, que faiblesse, qu'enfance ;
 Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance. 645
 Autant qu'on le pouvait, je les ai combattus ;
 Je m'y suis opposée ; et que puis-je de plus ?
 Faut-il que la discorde entre nous se signale ?
 Que je donne au public des scènes de scandale ?
 Que je me fasse en vain un monde d'ennemis 650
 Dans un parti puissant qui protège mon fils ?
 Mon fils ! à quel effort la douleur m'a forcée !
 Devant lui sans succès je me suis abaissée.
 Je l'avais conjuré de parler pour sa soeur.

Sa réponse équivoque et sa fausse douceur, 655
Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
M'ont inspiré pour lui dans cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils ni du père. 660

MONVAL

Le plus coupable encor c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet ;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa soeur qu'on opprime ;
Il s'en repaît ; il boit le sang de la victime. 665
Et c'est un frère. Ô ! Ciel ! Lui que vous implorez !...
Existe-t-il des coeurs ainsi dénaturés ?
Et... Vient-il contempler cette fête cruelle ?

MADAME DE FAUBLAS

Ah ! Vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, D'Orcé qui de mon fils 670
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a longtemps brigué cet hyménée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur. 675
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeste.
Mais vous qui vous amène et quel espoir vous reste ?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux ?

(En pleurant.)

MONVAL

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
 Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève ! 680
 Vous le dirai-je enfin ? Je doute qu'il s'achève.
 On le prépare en vain ; je ne puis concevoir
 Qu'on soit assez barbare et qu'on puisse vouloir...
 Que dis-je ? Il est trop sur que tout est sans remède.
 À deux coeurs endurcis il faut donc que tout cède ! 685
 Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus ! ...
 Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
 J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mère.
 J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
 Le lieu de mon exil est au-delà des mers. 690
 Je vais servir mon roi dans un autre univers.
 Je cours m'y renfermer et je renonce au nôtre.
 Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
 Les humains sont partout à l'intérêt livrés
 Et les coeurs vertueux sont partout déchirés. 695
 J'en ai douté longtemps ; j'en ai l'expérience.
 Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
 Et je n'entendrai point les lamentables cris...
 Malheureux ! Quelle erreur et qu'est-ce que je dis ?
 Ah ! Je croirai partout voir la pompe funeste, 700
 Entendre prononcer le vœu que je déteste ;
 Je trouverai partout ce parloir où mes yeux...
 Vous vous en souvenez... ces lieux, ces mêmes lieux
 Pour la première fois l'ont offerte à ma vue ;
 Là je crus sur son front voir cette âme ingénue : 705
 J'entendis ces accents à mon coeur si nouveaux ! ...
 Elle passait ses mains à travers ces barreaux...
 C'est ici... C'est ici... La rage est dans mon âme.
 Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
 C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet ; 710

Pourquoi m'y meniez-vous ?... Que vous avais-je fait !...

MADAME DE FAUBLAS

Ciel ! Ai-je mérité ce reproche barbare ?
Pouvez-vous oublier ? ...

MONVAL

Pardonnez ; je m'égare.
Pardonnez à ce coeur ; il vous est bien connu ;
Il ressent vos bontés ; combien il eut voulu !...

715

MADAME DE FAUBLAS

Je n'ose me fier à votre impatience.
Écoutez. Nous avons encore quelque espérance.

MONVAL

Comment ! Que dites-vous ? N'abusez point mon coeur !
Ne vous trompez-vous pas ? Parlez... par quel bonheur
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie.

720

MADAME DE FAUBLAS

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce mortel révérend,
À servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;
Il prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille ; il a lu dans son coeur.
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Il pense que hâter les vœux de Mélanie,
C'est vouloir hasarder son salut et sa vie.
Il prétend obtenir au moins quelques délais,

725

730

Qui pourraient nous conduire à de plus grands succès.
Peut-être que son nom et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,
Sur Monsieur De Faublas auront quelque pouvoir ;
Cependant...

735

MONVAL

Ah ! Du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter ; souffrez que je respire ;
Que...

MADAME DE FAUBLAS

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire,
C'est notre bon curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt ; allez et laissez-nous.

740

MONVAL

Que faudra-t-il, hélas ! Qu'aujourd'hui je devienne ?
Je sors, mais permettez que du moins je revienne...

MADAME DE FAUBLAS

Quand je le défendrais, ce serait bien en vain.
Éloignez-vous.

745

(Il sort.)

MONVAL

Allons attendre mon destin.

SCÈNE II

Le curé, Madame De Faublas.

LE CURÉ

Votre fille a besoin des secours de sa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père.
Je m'en vais lui parler.

750

MADAME DE FAUBLAS

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ

Tout dépend de ce dieu qui dispose des coeurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS

C'est en vous que j'espère.
Défendez bien la fille et vous sauvez la mère.

755

SCÈNE III

LE CURÉ *(seul)*

Hélas que votre sort n'est-il entre mes mains !
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
Faut-il longtemps ?...

SCÈNE IV

Monsieur De Faublas, le Curé.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Eh ! Bien, vous avez vu ma fille.
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille ?
Est-elle résignée ?

760

LE CURÉ

Écoutez-moi, monsieur.
Quand le ciel sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre coeur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer sous l'abri de votre expérience
À son âme, à ses jours la paix et l'innocence ?

765

MONSIEUR DE FAUBLAS

Il est vrai, c'est aussi...

770

LE CURÉ

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment ?
Le croyez-vous sacré ?

MONSIEUR DE FAUBLAS

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ

Eh ! Bien, il n'est plus rien que de vous je redoute. 775
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du ciel et de l'humanité
Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste
Des vœux que Dieu réprouve et que son cœur déteste,
Et si dans ce dessein vous persistez toujours, 780
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Son salut ?

LE CURÉ

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également 785
Dépendent aujourd'hui du même évènement.
Ne vous y trompez pas : le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas ! Que vous sacrifiez. 790
Je viens de lui parler : cette âme douce et pure
Épanchait ses chagrins sans fiel et sans murmure
Et sans vous accuser déplorait son malheur,
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître ; 795
Ah ! Ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir ?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connaissiez, vous deviendrait plus chère. 800
Elle va devant vous paraître toute en pleurs ;

Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
 Elle a pour le couvent une invincible haine ;
 Et n' imaginez pas que le temps la ramène.
 Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
 Dans le fond de son coeur gravé profondément.
 Ce zèle qui du monde à jamais nous sépare,
 Est peut-être du ciel le présent le plus rare.
 Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
 Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
 Il ne sera plus temps.

805

810

MONSIEUR DE FAUBLAS

Je ne saurais comprendre
 Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
 Je vous avais prié de raffermir un coeur
 Dont j'ai vu tout à coup s'affaiblir la ferveur,
 Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
 Il faut entre nous deux des discours plus solides.
 Il faudrait des raisons...

815

LE CURÉ

Des raisons ! Vous pensez
 Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
 Vous ! Ministre des lois, dont l'autorité sainte
 Annule tous les voeux formés par la contrainte,
 Organe des arrêts de leur temple émanés,
 Osez-vous faire ici ce que vous condamnez ?
 À votre tribunal que tout autre en appelle ;
 Il trouvera dans vous un magistrat fidèle,
 Contre l'oppression vous serez son appui,
 Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
 Vous avez soutenu ce caractère auguste,
 Pour votre fille seule allez vous être injuste ?

820

825

830

De tous vos jugements comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté ?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salulaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre ?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ? 835
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé ?
Eh ! Le vœu le plus libre et le plus volontaire
Au dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire ;
Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien
Demandât tout au ciel, et ne lui promît rien. 840
Dans nos livres sacrés, la céleste vengeance
Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül nous la voyons punir
Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piège. 845
L'un se rend parricide, et l'autre sacrilège.
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains,
À ne point prononcer sur leurs propres destins.
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Vivaient unis entre eux sous des règles prescrites. 850
Le travail, la prière occupaient leurs instants.
Ils étaient des forêts les libres habitants.
Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du monde,
Et rien ne cimentait cette société, 855
Que les liens du zèle et de la piété.
Eh ! Bien, qu'à cet exemple on forme des asiles ;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé ;
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé. 860
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.
Tombez, portes de fer, barrière injurieuse ;
Et que l'homme épurant son hommage et son coeur,
Par l'amour des vertus, s'élève à son auteur.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Vous condamnez les vœux, je le vois, et peut-être
Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre ;
Mais l'église du moins me défend contre vous.

865

LE CURÉ

L'église ! Je la prends pour arbitre entre nous.
Il est, je le confesse, et je dois y souscrire,
Des vœux qu'elle autorise, et qu'un pur zèle inspire ;
Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son choix.
Elle veut, quand du cloître on embrasse les lois,
Que le ciel, le salut soient nos motifs augustes ;
Mais les erreurs du siècle et les projets injustes !
Mais d'une faible enfant se rendre l'oppresser ;
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, et que la crainte souille !
Offrir son âme à Dieu pour ravir sa dépouille !
Faire entre deux enfants qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux !
Grand dieu ! Que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule et disparaisse aux yeux de ta justice !
C'est l'église, monsieur, qui parlerait ainsi :
Vous osiez l'attester, et je l'atteste aussi.
Craignez de mériter son terrible anathème,
Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même ;
Le remords vous attend : soyez père et chrétien.
Faites votre devoir, j'ai satisfait au mien.

870

875

880

885

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ce discours menaçant est au moins inutile.
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monsieur, de ce couvent le sage directeur,

890

Qui conduit Mélanie et connaît bien son coeur,
 Approuve à son égard ma fermeté sévère.
 Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
 Et non pas que l'on cède aux premiers mouvements
 D'une jeunesse aveugle en tous ses sentiments.
 Il a de son état les moeurs et le langage,
 Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

895

LE CURÉ

Je blâme les excès, je blâme les abus.
 Il n'est que trop d'esprits lâches et corrompus
 Qui vivent sans principe et pensent sans courage,
 Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage,
 Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
 Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
 Je suis loin d'adopter ce mérite stérile.
 Ma règle est d'être vrai, mon état d'être utile.
 Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
 Dénigré par la haine et par l'orgueil brigué,
 Celui qui le mérite honore la nature.
 L'ignorance et l'envie en ont fait une injure,
 L'hypocrite, un forfait, l'honnête homme, un devoir.
 Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
 Et que du directeur l'avis et le suffrage,
 Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
 Les formes sont pour vous, je le sais, mais, monsieur,
 Vous ne séduirez point le ciel ni votre coeur.
 C'est assez, votre fille attend sa destinée,
 Vous allez à jamais la rendre infortunée,
 Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez.
 C'est un crime, Monsieur et vous en répondez,
 Pesez ces derniers mots.

900

905

910

915

920

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ces mots sont un outrage,
Et...

LE CURÉ

Vous vous en direz quelque jour davantage ;
Pour vous tirer d'erreur je n'ai rien ménagé,
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

925

SCÈNE V

MONSIEUR DE FAUBLAS *(seul)*

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire,
C'est un parti formé ; je n'en saurais douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter ;
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrete
Doit...

930

SCÈNE VI

Monsieur et Madame De Faublas, Mélanie, et un moment après Monval.

(À Mélanie.)

(À Monval qui entre en tremblant.)

MONSIEUR DE FAUBLAS

Approchez, Madame, et soyez satisfaite.

Vous êtes bien servie, il le faut avouer, 935
Et de votre pasteur vous devez vous louer.
Il signale pour vous l'amitié la plus vive,
Il a tout employé jusques à l'invective,
Je dois tout à vos soins et je les reconnais !
Et vous allez en voir la suite et le succès. 940
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée,
Il vous reste un moment, il faut en profiter ;
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter.
Pour soumettre à la voix d'un dieu qui vous appelle, 945
Ce coeur qui fut longtemps et docile et fidèle.
S'il a cessé de l'être et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer, le ciel a marqué l'heure, 950
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.
Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face,
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

MÉLANIE

Monval !... Ma mère ! 955

MADAME DE FAUBLAS

Hélas ! Ma fille ! Tu gémis !

MONVAL *(à Madame De Faublas à demi voix)*

Madame... Et c'est donc là ce que l'on m'a promis ?

MÉLANIE

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante,
 Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante,
 Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi, 960
 Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
 Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère,
 Ce cœur qui m'est fermé, ne s'ouvre qu'à mon frère.
 Qu'il me soit préféré, je ne demande rien,
 Ma dépouille est à lui, donnez lui tout mon bien, 965
 Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille ;
 Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
 Des droits de ma naissance, à mon frère transmis,
 Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
 D'habiter près de vous le toit où je suis née. 970
 Pourquoi de mes parents serais-je abandonnée ?
 Je n'ai jusqu'ici que trop vécu loin d'eux,
 Hélas ! De tous mes maux le principe odieux,
 C'est cet éloignement qui depuis ma naissance,
 À vos yeux, à vos soins déroba mon enfance. 975
 Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
 Faut-il que de vos bras on ait pû m'arracher ?
 Faut-il que cette absence et si longue et si dure,
 Ait effacé les traits qu'imprime la nature !
 Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous. 980
 Ô ! Mon père ! Mon père ! ... eh ! Quoi ! Ce nom si doux,
 Pour moi seule à jamais doit-il être terrible ?
 Au cri de ma douleur êtes-vous insensible ? ...
 J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
 Recevez-moi chez vous : daignez, daignez hélas ! 985
 Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;
 Que ma mère avec vous les partage sans cesse,
 Eh ! Vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;
 Vous pourrez me souffrir ; et peut-être m'aimer ;

Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un père ?

990

(À part.)

(Haut.)

MONSIEUR DE FAUBLAS

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chère,
Vous pourrez adoucir ce chagrin passager ;
Mais mon sort tient au vôtre, et ne peut plus changer,
Calmez-vous et cessez de vouloir l'impossible.

Monval;

995

Ah ! Barbare !...

À ce point vous seriez inflexible :

Ses larmes, sa candeur n'ont pu vous émouvoir !

Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

MONSIEUR DE FAUBLAS

Eh, pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense ?

1000

Quels titres avez-vous ? ...

MONVAL

Tous ceux de l'innocence,

Tous ceux de la justice et de l'humanité.

MONSIEUR DE FAUBLAS

N'affectez point ici de générosité,

Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

1005

MONVAL

J'oserai l'avouer, oui, ce n'est point un crime,

Oui, je l'aime, monsieur, je le dois, je le veux,
 Je suis sûr de sentir un penchant vertueux,
 J'avais su le contraindre, et malgré ma tendresse.
 J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse, 1010
 Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
 Qui croyez à la fois répondre et m'accuser,
 Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;
 Mais je parle pour elle et non pas pour moi même.
 Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger, 1015
 Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger ;
 C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
 Que vous abusez trop d'une autorité dure,
 Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
 Et quel droit avez vous d'ordonner son malheur ? 1020
 Nul être, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre ;
 Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre ?
 Et contre votre sang devez vous l'exercer ?
 Si c'était votre fils, l'oseriez vous forcer
 À fléchir malgré lui sous le joug monastique ? 1025
 Il braverait bientôt une puissance inique,
 Il fuirait loin de vous, réclamerait les lois.
 Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix,
 On l'opprime sans crainte... Ah ! L'innocence aimable,
 Pour être désarmée, en est plus respectable, 1030
 Les larmes du malheur sont un objet sacré.
 Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
 La nature dans nous préparant sa défense,
 Prit soin de lui donner contre la violence
 Ce qui de tous les coeurs fléchit la dureté, 1035
 Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté.
 Vous seul y résistez.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Quoi ! Jeune téméraire,
Vous osez m'insulter ! Vous outragez un père !

MONVAL

Un père ! Vous ! Soyez-le et je tombe à vos pieds,
Non, vous ne l'êtes pas.

1040

MADAME DE FAUBLAS

Monval, vous oubliez...

MONSIEUR DE FAUBLAS

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus tems, madame.
Vous avez enhardi son audace et sa flamme,
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

1045

MADAME DE FAUBLAS

C'en est trop, à vous seul il faut les imputer,
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos coeurs et saigner nos blessures ?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous ?

(À Madame De Faublas.)

(À Mélanie.)

MONSIEUR DE FAUBLAS

En ai-je assez souffert ? ... je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie, il est tems d'apaiser ma colère,
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis père,

1050

Je veux qu'on m'obéisse et sans plus différer.
 Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
 Madame, je renonce à la mère, à la fille, 1055
 Et je romps pour jamais avec votre famille.
 J'attendais plus d'égards et de soumission.
 Vous seule aurez causé notre désunion,
 Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
 La malédiction suit les enfants rebelles, 1060
 Et la mienne à la fin pourrait tomber sur vous,
 Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.
 Craignez...

MÉLANIE

Qu'entends-je ? Ô ! Ciel ! Ah ! Ce comble d'injure
 De mon coeur révolté fait sortir la nature. 1065
 Le vôtre dès longtemps avait su la bannir,
 Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
 Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace,
 Un affreux désespoir en mon sein la remplace,
 Vous osez insulter à mes sens effrayés ! 1070
 Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds !
 Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites ?
 Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
 Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
 Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus, 1075
 La malédiction a tonné sur ma tête,
 À l'instant où ma mère...

MADAME DE FAUBLAS

Ô ! Mélanie, arrête.
 N'achève pas...

MÉLANIE

Non... Non... Je ne me connais plus. 1080
Je cède à des transports qui m'étaient inconnus.
Vous ! Oser attester le ciel qui vous condamne !
Qui ! Vous ! De son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité !
Ah ! Vous-même tremblez que ce cri redouté 1085
Qu'élève vers les cieus d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon âme et ne soit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS

Ma fille ! ... 1090

(Elle s'évanouit.)

MÉLANIE

Qu'ai-je dit ! Je m'emporte... ma mère !
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... hélas !
Si je pouvais mourir ! ... recevez dans vos bras...
Je me meurs. 1095

MADAME DE FAUBLAS

Ciel ! Ô ! Ciel ! Je tremble pour sa vie.
Ah ! Ma fille ! Ah ! Monval !

(Il court pour sonner la cloche du parloir. Monsieur de Faublas se met au devant de lui.)

MONVAL

Malheureux ! ... Mélanie ! ...

Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Non, arrêtez, monsieur ; il suffira de nous.

1100

Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante ?

MONVAL

Et qu'importe grand dieu ! Mélanie est mourante ;

Et je cours...

MADAME DE FAUBLAS

Non, Monval ; elle r'ouvre les yeux.

Elle reprend ses sens. Ma fille ! ...

1105

(Elle aperçoit son père et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.)

MÉLANIE

Où suis-je ? Ô ! Cieux !

Que vois-je ?

MONVAL *(à Monsieur de Faublas)*

Regardez ces objets lamentables ;

Regardez... quoi ! Vos yeux, vos yeux impitoyables

Soutiennent froidement cet horrible tableau !

1110

Vous êtes un tyran ; vous êtes un bourreau.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Sortez d'ici, monsieur : la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL

Ah ! D'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

1115

MADAME DE FAUBLAS

Cher Monval, écoutez...

MONVAL

Rien ne me retient plus : mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
Ô ! Chère infortunée ! Écoute ton amant.
Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux.
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare,
Et loin de prononcer ce serment si barbare
Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteste l'éternel présent dans ce séjour,
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie,
Et si j'ai quelque droit sur ton coeur, sur ta vie,
Ajoute, il en est tems, que des feux mutuels
Nous enchaînent tous deux par des noeuds immortels ;
Qu'on impose à ton âme un effort impossible ;
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible,

1120

1125

1130

1135

Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois ;
Moi pour te seconder j'élèverai ma voix,
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu, 1140
Et ce nom si sacré dans le temple d'un dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre ;
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher, 1145
Ce qui n'a point ému votre coeur implacable.
Je la retracerai cette scène effroyable,
Votre fille expirante et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes, 1150
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes ;
J'attendrirai les coeurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

MONSIEUR DE FAUBLAS

D'un vieillard désarmé vous bravez la faiblesse.
Mais j'ai du moins un fils et sa main vengeresse... 1155

MONVAL

Qui ! Lui ! De vos fureurs le complice odieux !
Melcour ! Malheur à lui s'il s'offrait à mes yeux.

MADAME DE FAUBLAS

Que dites-vous ! Monval ! Quelle fougue imprudente ! ...

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ne craignez point, madâme, une audace impuissante.
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

1160

MONVAL

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe.
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule sur ma tête et m'écrase avec vous.

1165

MONSIEUR DE FAUBLAS

Il suffit ; nous verrons ce que vous pourrez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

*(Madame De Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. Monsieur
De Faublas sort d'un côté et Monval de l'autre.)*

MONVAL

Ô ! Mélanie !... On me l'arrache !... Ô ! Cieux !
Du moins vengez mes maux ; ils seront moins affreux.

1170

ACTE III

SCÈNE I

MÉLANIE *(seule)*

Pour la dernière fois il consent à m'entendre.
Que sert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?
Il a pris son parti. Je dois prendre le mien.
Un père ! Quoi ! Son sang ! Quoi ! Je n'obtiendrai rien !
Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée ! 1175
Ah ! D'indignation mon âme est pénétrée ;
Mon âme se soulève. Ô ! Monval ! C'est en toi
Que j'ai cru voir un coeur qui sentit comme moi.
Le mien t'appelle en vain... quelle est mon espérance ? ...
Avec quelle chaleur il a pris ma défense ! 1180
Quel feu dans ses discours ! Et que mon coeur saisi
S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi !
Hélas ! Ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir ; 1185
Et d'après ses conseils quand j'oserais agir,
Quel en serait l'effet ? ... non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je ? On veut armer mon frère contre lui ;
Mon père réclamait un vengeur, un appui. 1190
Quelle horreur se répand sur ma famille entière !
Mon frère est exposé, je désole ma mère.

Je perds ce que j'adore ! Il faut se décider.
Mon père me méprise et croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante ; 1195
Il verra si j'ai l'âme intrépide et constante.
Je le vois ; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons, pour Mélanie il n'est qu'un seul asile. 1200
Il est tems d'y courir. On nous dit qu'autrefois,
La vierge de Vesta que condamnaient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les sens, 1205
Peu d'heures après tout achevaient les tourments.
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivants,
La tombe se referme et l'on y meurt longtemps. 1210
Quel sort ! Et toi Monval, hélas ! Sans Mélanie,
(Si je connais ton coeur) souffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre sans toi : l'on vient. Il faut parler.
Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

SCÈNE II

Monsieur De Faublas, Mélanie.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ? 1215
J'ai cru que le devoir reprenait son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE *(d'un ton calme et ferme)*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible ;
Que la mort - oui, la mort - me semble moins terrible ; 1220
Que s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un coeur désespéré ;
Que de ce désespoir qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Allez, quand vous aurez rempli sa volonté, 1225
Lui-même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE

Le courage ! J'en ai, J'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot : si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain 1230
Aurait à ce couvent enchaîné ma misère,
De mes jours dévoués serait l'heure dernière.
Si vous en étiez sûr, pourriez-vous le vouloir ?

MONSIEUR DE FAUBLAS

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE

Eh ! Bien, je le ferai, souffrez que je vous quitte. 1235
Je sens qu'il faut encore au trouble qui m'agite,
Un moment de repos dans ces lieux retirés ;
vous allez voir bientôt ce que vous désirez.

SCÈNE III

MONSIEUR DE FAUBLAS *(seul)*

Un aussi long combat devient enfin pénible.
Plus que je ne pensais, ce jour paraît terrible.
Ce n'est pas sans effort que mon coeur s'affermir.
Ici, de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages ;
Ne pourrai-je à la fin apaiser tant d'orages ?
Et d'où vient que j'éprouve un serrement de coeur,
Cet effroi que produit l'approche du malheur ?

1240

1245

SCÈNE IV

Monsieur et Madame De Faublas.

MADAME DE FAUBLAS

Courez, monsieur, courez ; on les a vus ensemble.
Votre fils et D'Orcé sont aux mains.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ciel ! Je tremble.

MADAME DE FAUBLAS

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus tems... Allez, volez.

1250

MONSIEUR DE FAUBLAS *(en sortant)*

Ô ! Cieux !

SCÈNE V

(seule)

MADAME DE FAUBLAS *(seule)*

Que de maux à la fois ! Ma fille ! Que fait-elle ?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparait, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce coeur maternel rassemble de souffrances !
Mes enfants ! Mes enfants ! Je me meurs dans les transes.
Je la vois.

1255

SCÈNE VI

Madame De Faublas, Mélanie.

(Mélanie en voyant sa mère fait un geste de surprise et de douleur.)

MADAME DE FAUBLAS

Mon aspect semble t'épouvanter.

1260

MÉLANIE

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux ! Je croyais trouver ici...

MADAME DE FAUBLAS

Ton père !

MÉLANIE

Mon père ! Dites-vous ? Non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes noeuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'ensevelisse !
J'obéis.

1265

MADAME DE FAUBLAS

Que dis-tu ? Suis-je donc leur complice ?

MÉLANIE

Vous êtes leur victime hélas ! Ainsi que moi.
Je vous connais ; je sais tout ce que je vous dois.
C'est là mon seul regret.

1270

(À part.)

MADAME DE FAUBLAS

Tu ne sais pas encore
Jusqu'où vont mes malheurs ! Mais non, non, qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous,
Elle me plaindrait trop...

1275

MÉLANIE

De quoi me parlez-vous ?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice ?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice.
Il est d'autres adieux où je n'ose penser
Si j'avais pu pourtant ! Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelque fois, parlez de Mélanie.

1280

Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais !
De cette bouche hélas ! Il ne l'apprit jamais.
Vous le savez trop bien. Dieu ! Quel sort est le nôtre !
Allons, il faut, il faut nous quitter l'un et l'autre.

1285

MADAME DE FAUBLAS

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon coeur.
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir ?

1290

MÉLANIE

Jamais, jamais, ma mère.
Ma mère, cet adieu, vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire hélas !
Pourquoi me présenter cette funeste idée ?
De quel sombre transport tu sembles possédée !
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon ?
Et quoi ! Ta mère aussi ne te verrait plus ?

1295

MÉLANIE

Non.
On n'a plus de parents dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre, il en est que je pleure,
Vivez du moins, vivez, plus heureuse que moi.

1300

MADAME DE FAUBLAS

Heureuse ! Quand tu veux me séparer de toi !

Ciel ! Je perds un enfant, et je tremble pour l'autre :
On ne vient point encor.

1305

MÉLANIE

Mais quel trouble est le vôtre :
Vous détournez de moi vos regards et vos pas ?
Il n'est plus temps de craindre, et qu'avez-vous ?

MADAME DE FAUBLAS

Hélas !
Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude.
Je vois ton front pâlir et tes traits s'altérer !

1310

(Elle tombe dans un fauteuil.)

MÉLANIE

Ciel ! Ô ! Ciel, de quel feu je me sens dévorer !
Toute ma fermeté cède au mal qui me tue,
J'espérais dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en serait seul témoin.
Le poison...

1315

MADAME DE FAUBLAS

Dieu ! Je cours...

MÉLANIE

Non, demeurez. Ce soin
Ne me sauverait pas, il n'est plus de remède.
Il n'en est plus.

1320

ACTE III · SCÈNE VI

(court ouvrir la porte du parloir)

MADAME DE FAUBLAS *(court ouvrir la porte du parloir)*

Venez, ah ! Venez à mon aide.

SCÈNE VII

*Monsieur et Madame De Faublas, Mélanie, quelques soeurs converses
s'empressant autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS

Ah ! Monsieur !

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ah ! Madame, on ne les trouve pas.
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... je vois couler vos larmes.

1325

MADAME DE FAUBLAS

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain.
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

1330

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ciel ! Ma fille !

SCÈNE VIII

Les acteurs précédents, le curé.

LE CURÉ

Oh ! Monsieur ! Oh ! Mère infortunée !
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux.

1335

MADAME DE FAUBLAS

Plaignez-nous davantage.
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt, elle touche à ses derniers instants.
Ma fille ! Le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible ?
Pourrai-je vous apprendre...

1340

MONSIEUR DE FAUBLAS

Ah ! Je n'ai plus de fils.

LE CURÉ

Hélas ! Il est trop vrai.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Grand dieu ! Tu me punis !

1345

LE CURÉ

Monval cherchait Melcour, et que sais-je ? Peut-être
De ses premiers transports il n'eut pas été maître.
Il voit leur choc de loin, il court les séparer ;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

MONSIEUR DE FAUBLAS

Je perds tout.

1350

SCÈNE IX

Les acteurs précédents, Monval.

(La scène est disposée de manière que Mélanie d'un côté du théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques soeurs converses à sa gauche ; et de l'autre côté Monsieur de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le curé est auprès de lui.)

MONVAL *(à Madame De Faublas sans voir Mélanie)*

Ah ! Quels maux accablent votre vie !
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

MÉLANIE

Ô ! Monval !

(Il tombe à genoux devant elle.)

MONVAL

Quelle voix !

1355

Elle m'appelle encor !... Ah ! Qu'est-ce que je vois ?

MÉLANIE

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivais pour t'aimer. Ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

1360

MONVAL

Tu m'aimes et tu meurs ! Ô ! Mélanie ! Ô ! Rage !

(Aux soeurs.)

*(Elle se lève avec effort soutenue sur sa mère et sur deux religieuses. Monval
reste appuyé sur le Fauteuil, la tête dans ses mains.)*

MÉLANIE

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage,
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi,
L'amour à tous les deux dicta la même loi,
Ma mère y souscrivait, si le ciel en colère
Ne m'eut fait rencontrer un tyran dans un père,
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs,
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité,
La nature en son coeur n'a jamais habité.
La mort est dans le mien, des serpents le déchirent.
Ô ! Vous, que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,

1365

1370

1375

Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses.
 Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses,
 Accablez avec moi l'oppresseur abhorré,
 Dont je n'ai pu fléchir le coeur dénaturé.
 Dieu ! Que le dernier cri de sa fille expirante,
 Retentisse à jamais dans son âme tremblante,
 Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,
 Rejette sa prière et ne pardonne pas.

1380

(Mélanie, se laissant tomber sur les genoux les bras tendus vers le ciel.)

(Au curé.)

(Elle meurt.)

LE CURÉ

Ô ! Ma fille ! Abjurez ces sentiments coupables.
 Dieu ! Dieu ! N'entendez pas ces souhaits exécrables,
 Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,
 Tout mon coeur les dément, pardonnez, justes cieux !
 Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même,
 Cher Monval, cher amour, toi que j'aimai... que j'aime...
 Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !
 Et vous, ma mère, vous, venez fermer mes yeux,
 Venez, ces yeux éteints vous distinguent à peine,
 Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine
 Qu'il soit pour la nature hélas ! Et pour l'amour !
 Serrez-moi dans vos bras, Monval, c'est sans retour !
 Cher Monval.

1385

1390

1395

(Il veut se percer de son épée ; le curé le retient.)

MONVAL

Non, attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus ! Eh ! Bien, es-tu content, barbare ?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier ;
Contemple tous tes coups, et jouis du dernier.

1400

(À Monsieur De Faublas.)

(Monsieur De Faublas, sort d'un long accablement.)

LE CURÉ

Arrêtez ! Ah ! C'est trop multiplier les crimes,
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.
Dieu vengeur ! À quel prix vous m'avez éclairé !

1405